

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 1 (1863)
Heft: 42

Artikel: M. Félix Chavannes
Autor: L.M. / Chavannes, Félix
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-176734>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 03.12.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis

LITTÉRATURE NATIONALE — AGRICULTURE — INDUSTRIE

PRIX DE L'ABONNEMENT (*franc de port*) :

Un an, 4 fr. — Six mois, 2 fr. — Trois mois, 1 fr.

Tarif pour les annonces : 13 centimes la ligne ou son espace.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes; — au Cabinet de lecture place de Saint-Laurent, à Lausanne; — ou en s'adressant par écrit à la Rédaction du *Conteur Vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

M. Félix Chavannes.

Il n'y a que très peu de jours encore, le *Conteur* s'honorait de publier une belle pièce de vers qui lui avait été donnée par M. le pasteur Félix Chavannes; nous nous félicitons, pour l'avenir, dans l'espoir d'enrichir nos colonnes par d'autres productions de cette plume aimée. Aujourd'hui, M. Chavannes n'est plus; la maladie dont il souffrait depuis assez longtemps vient de l'enlever à sa famille et à ses amis, pour qui cet événement est un deuil sincère et profond. Tous ceux qui l'ont connu, et apprécié l'amabilité de son caractère, le charme de sa conversation, la générosité de son cœur, sentiront vivement cette perte. M. Chavannes s'était acquis dans notre pays de nombreuses sympathies, éveillées par son affection particulière pour les classes populaires, qui le portait si souvent à s'entretenir avec le cultivateur, l'industriel et l'ouvrier. Il laisse les meilleurs souvenirs chez ses paroissiens et dans le cœur de nos militaires, dont il fut plusieurs fois l'aumônier. Il avait le tact de cette mission difficile; il savait comprendre que l'Évangile ne s'enseigne pas au camp de la même manière que dans une assemblée de fidèles, mais que cette nourriture spirituelle y doit être servie avec le ton et la simplicité qu'il faut à des soldats en campagne, qu'une foule de circonstances tendent à éloigner des méditations religieuses.

La réputation de M. Chavannes, comme homme de lettres, n'est pas moins brillante. Ses écrits, la plupart en vers, respirent un ardent attachement à la patrie, une grande charité chrétienne. Il a toujours mis beaucoup de modestie dans la publication de ses travaux littéraires; s'il les livrait à la presse, c'était presque toujours pour en affecter le produit à des œuvres de bienfaisance. Il possédait en porte-feuille de charmantes productions, qui, malgré les sollicitations de ses amis, y sont restées jusqu'à sa mort. — Regrettant de ne pouvoir donner d'autres détails sur la vie de M. Chavannes, nous ne pouvons mieux faire aujourd'hui, après cette faible esquisse, que de citer le fragment d'une de ses poésies, intitulée le *Pasteur de campagne*, tirée du *Quêteur du Léman*, petit volume de vers publié en 1860.

Tout autour du lutrin qui domine la chaire
Se tient à rangs pressés la jeune pépinière
Des enfants du hameau; le mentor vigilant
Couve de son regard tout ce peuple naissant.

D'une voix que les ans rendent un peu tremblante
Il conduit le cantique, et la note trainante
S'en va parfois se perdre en un accord final
Dont un fils d'Apollon se pourrait trouver mal.

Au village, il est vrai, l'on sait mal la musique,
Mais le maître des cieus cherche dans le cantique
Ce qu'il aime le plus: le cœur reconnaissant
Dont l'art peut comprimer le libre et pur accent.

Pensez-vous que la voix de la bonne Toinette,
Qui cache son psautier sous sa vaste cornette,
Ne trouve pas sa place au concert des élus?
Et le pauvre Jean-Pierre en sera-t-il exclu
Parce que, d'une pause ayant perdu la trace,
Il reste le dernier à soutenir la basse?

Le greffier, que pour docte on répute à la ronde,
Aux beaux endroits du prône avec goût me seconde
En abaissant la tête; et le vieux marguillier
Recourt à son tabac pour ne point sommeiller.

Vous êtes fatigués, mes amis! hier encor,
De sueur ruisselants autour des gerbes d'or,
Vous étiez en émoi, bien tard, car un orage,
En grondant vous disait d'accélérer l'ouvrage.
Vous avez tout serré! Le pieux travailleur
Sait qu'il faut respecter le bon jour du Seigneur;
Et vous avez voulu qu'au moins votre présence
Attestât dans ce lieu votre reconnaissance.

De votre intention un Dieu plein de bonté
Sans doute est satisfait; et je sens que l'été
Veut, tout comme l'hiver, que l'orateur biblique
A prêcher sans longueur au village s'applique.

On trouve dans le même recueil des morceaux pleins

de fraîcheur, de sentiment et de poésie, des descriptions de mœurs, des tableaux de la vie champêtre qui montrent combien M. Chavannes avait étudié le peuple et l'avait aimé.

L. M.

Les campagnes, il y a trente ans

Il y a trente ans, le paysan vivait et mourait sur le sol natal. Renfermé dans l'horizon de sa ferme isolée ou de son village, il ignorait les faits du dehors, il suivait les errements de ses pères. Il disait invariablement: « Nos pères ont fait ainsi; pourquoi ne ferions-nous pas comme eux? » La tradition, c'était toute sa science. Il avait un petit nombre d'instruments grossiers et souvent des engrais insuffisants, beaucoup de jâchères, de mauvais bestiaux, de mauvaises semences, de mauvais chemins. Privé de points de comparaison, il croyait volontiers que les produits de sa commune, les siens surtout étaient les meilleurs. Il disait: « Nos vignes ont gelé, le vin sera cher cette année. » Il portait ou conduisait lui-même ce qui lui restait de ses denrées sur les marchés les plus rapprochés, ou les échangeait contre les produits du voisinage qui lui faisaient défaut. A peine quelques vins, quelque bétail pouvaient-ils trouver écoulement à vingt ou trente lieues.

Peu à peu l'instruction primaire se généralise, se développe et s'étend aux notions agricoles. Quelques cultivateurs, hommes d'initiative, essaient les instruments nouveaux, les cultures nouvelles; le battoir mécanique se substitue au van et au fléau; les idées, les procédés s'échangent; le paysan compare.

Des changements à vue s'opèrent dans nos campagnes.

Un chemin de fer traverse la contrée; le paysan s'arrête, ébahi. Eh quoi! un peu de vapeur d'eau, ce que la cheminée d'une ferme en dégage à l'heure des repas, suffit pour emporter avec une rapidité vertigineuse des mondes de marchandises et des voyageurs! Il songe mélancoliquement à son chariot, à sa hotte, au marché du bourg voisin. Autre merveille: on lui raconte que l'électricité, volant invisible sur des fils métalliques, peut transmettre en moins d'une minute une nouvelle d'un bout à l'autre du monde. Bientôt le paysan confie au chemin de fer sa personne et ses denrées. Ses fils s'expatrient et lui rapportent les bruits, les prodiges du dehors.

Viennent les expositions spéciales, les concours qui sont pour le paysan de véritables fêtes. Il voit des engrais, des instruments nouveaux, des plantes nouvelles, du bétail choisi, essayés d'abord avec quelques mécomptes, se naturaliser et prospérer enfin chez nous. Stimulé par l'exemple, le petit cultivateur cherche à perfectionner dans la mesure de ses forces, ses moyens d'action et ses cultures. Il comprend qu'une certaine réunion des terres en un seul domaine est préférable à divers morceaux séparés, qu'une certaine conformation d'animaux, une certaine division du travail, les engrais nombreux et appropriés, la science

puisée dans les livres, les cultures industrielles, les relations au dehors, les instruments puissants et expéditifs, peuvent seuls constituer une culture vraiment lucrative.

La société du Musée à Zurich.

Cette société qui a pris son nom Museum du mot Muses, est avant tout une association de personnes instruites de toutes les professions. C'est un établissement de lecture destiné exclusivement aux plaisirs et aux travaux de l'esprit. Par son moyen, tel artiste, tel savant, tel industriel peut lire maint ouvrage précieux que ses moyens ne lui permettraient pas d'acheter. La bibliothèque se compose de deux parties distinctes; l'une renfermant les ouvrages à consulter et qui doivent toujours rester dans la salle de lecture; l'autre les livres d'agrément que les membres peuvent prendre à la maison. La première partie comprend les cartes géographiques et les plans, les dictionnaires, encyclopédies, ouvrages d'histoire littéraire, de sciences, chimie, physique, mathématiques, droit, théologie, philosophie, médecine, mécanique, journaux savants, revues. De plus on trouve dans la salle les principaux journaux de l'Europe et des autres continents. On n'y mange pas, on n'y boit pas, on n'y fume pas, on n'y joue pas, on n'y cause pas, mais on y lit et on y étudie. Il y a une salle à part pour la conversation. La finance pour s'en faire recevoir est de 6 fr. La contribution annuelle de 24 fr. Favorisé par les personnes qui aiment le progrès, cet établissement ne tarda pas à recevoir temporairement les journaux étrangers des rédactions de gazettes qui, en revanche, viennent y puiser dans les feuilles auxquelles la société était abonnée, des articles pour leur journal. Puis les bibliothèques des médecins, des juristes, des antiquaires, des ingénieurs, des architectes, y déposèrent pour un mois toutes leurs nouvelles acquisitions en fait de livres, cartes, ouvrages de fond. De cette manière la société du Musée devint un champ fertile d'études. Bientôt les étrangers s'y firent recevoir temporairement pour lire les journaux de leur pays. Les grands hôtels s'y abonnèrent pour y introduire les voyageurs de distinction. — Le fonds de réserve, composé des finances d'entrée et des contributions des membres temporaires, a atteint 80,000 fr. au bout de 25 ans.

Nous croyons qu'une ville comme Lausanne, qui attire tant d'étrangers, et où, d'ailleurs, les sciences, les arts, et l'industrie prennent de jour en jour plus d'essor, devrait être dotée d'un établissement semblable, ouvert à toutes les professions et accessible à toutes les bourses. Nous n'ignorons point que le Cercle littéraire remplit déjà en partie ce but, mais il y a trop de distractions pour s'y livrer à l'étude; il ne s'y trouve presque pas de journaux allemands; les journaux anglais et italiens y manquent totalement, de même que les ouvrages sur les sciences, les arts, le commerce et l'industrie. Enfin, le grand ton qui y règne est trop loin du sans gêne dont on a besoin pour se livrer